

Variété : psychologie et suffrage féminin

Autor(en): **M.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 93

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

partis religieux de la droite : catholiques et protestants (qui forment en ce moment une petite majorité), longtemps réfractaires à toute idée de suffrage féminin, en ont loyalement accepté les conséquences et font de sérieux efforts pour éduquer un peu les femmes de leurs milieux en vue de leurs nouveaux devoirs. Certes, c'est en premier lieu pour renforcer leur parti... Mais en tous cas, de belles conférences sont faites par leurs meilleurs orateurs et oratrices et sont écoutées dans un silence attentif, suivies de discussions courtoises et pleines d'intérêt, par de très grandes assemblées féminines. Tout cela contribue certainement à réveiller le sentiment de responsabilité chez les femmes. Elles commencent à s'intéresser à une foule de questions et surtout à celles qui nous passionnent aussi. Sans songer à former un parti spécial, elles se promettent déjà de mettre surtout en avant certains problèmes sociaux et moraux qui les touchent le plus et pour lesquels elles trouveront certainement des sympathies cordiales parmi leurs meilleurs représentants masculins.

Je doute fort que la droite fasse déjà nommer beaucoup de femmes aux prochaines élections, vu que le nombre de celles qui en sont capables et surtout de celles qui y aspirent dans ces milieux-là restera encore longtemps assez restreint. Mais on ne sait jamais... de notre temps les idées marchent vite : les femmes songent déjà sérieusement aux conseils d'église, ce qui leur aurait semblé inouï il y a peu d'années.

Un réveil prompt et général se dessine donc sans luttes, sans antagonisme marqué entre les sexes, une fois le suffrage acquis. Je crois même que chez nous les partis religieux formant la droite sortiront encore plus forts des prochaines élections, grâce à ce que l'esprit religieux se rencontre plus fréquemment parmi les femmes que parmi les hommes.

Faut-il s'en affliger pour l'avenir du progrès véritable, quand on appartient au parti libéral, même avancé ?

Eh bien non. Car, même à droite, nombre de députés sentent tout aussi vivement que nous l'urgence d'une foule de réformes économiques, sociales et humanitaires. Témoins certaines mesures qui ont été votées presque à l'unanimité : la journée de 8 heures (même la semaine de 45 heures, presque sans restrictions !) une hausse des salaires qui a presque exclusivement favorisé les classes ouvrières... Suivent les pensions de vieillesse et une foule d'autres mesures du même genre. Tout cela démontre qu'on a accordé des adoucissements remarquables aux anciens déshérités de la vie.

... En attendant les prochaines élections, la plupart de nos anciennes suffragistes s'attellent plus que par le passé à différentes belles causes. Un véritable élan les dirige de ce côté-là. Des cours de puériculture sont organisés dans tout le pays. Les colonies de vacances et autres œuvres sociales surgissent en masse. On pétitionne pour certaines améliorations urgentes de l'enseignement. Un parti féministe se dessine à gauche. Mais lorsqu'on est loin des assemblées et qu'on cause en tête à tête avec des membres d'autres partis, combien nos intérêts semblent être au fond les mêmes, combien les divergences politiques semblent moins infranchissables !

Or par une chance vraiment merveilleuse, l'avènement de la femme en politique coïncide d'une façon frappante avec celle de la Société des Nations, née d'une inspiration internationale ardente — bien qu'encore informe — vers une ère nouvelle de justice et de paix : vers la concorde économique et sociale universelle.

Ne serait-ce pas une œuvre digne de notre sexe, que d'inaugurer l'ère de notre pouvoir en politique dans la direction d'une influence plutôt maternelle et apaisante — et de la conduire

souvent par l'action privée ? Six années de guerre ont également exaspéré la rage des luttes nationales : à nous d'inspirer, de concilier les meilleurs éléments politiques et de résoudre enfin d'un commun accord, par des solutions pacifiques et justes, toutes les questions qui risquent de troubler l'essor harmonieux de notre pays.

Sachons nous élever à la hauteur des circonstances, même avant d'avoir usé de notre pouvoir officiel. Nos propres droits en subiront une impulsion irrésistible, grâce aux hommes supérieurs que nous aurons su gagner à certaines belles causes communes. Surtout, gardons-nous de suivre les chemins battus de la lutte à outrance : l'appel digne, la persuasion, voilà ce qui réussit le mieux à la femme, dans son entourage privé comme dans la vie politique.

P. DE H.

VARIÉTÉ

Psychologie et suffrage féminin.

Dans l'immense champ encore inexploré de la psychologie scientifique, la psychologie différentielle de l'homme et de la femme est loin de donner encore des résultats définitifs. Les conférences faites par Mme Ferrero-Lombroso à Lausanne et à Genève¹, et son ouvrage prêt à paraître sur *l'Âme de la Femme*, contribueront certainement à cette différenciation d'une grande importance pédagogique et sociale. Les aptitudes des deux sexes ne sont pas suffisamment mises en valeur par l'éducation — et ceci est d'une telle importance que tout l'enseignement qu'on donne aux jeunes filles devrait être transformé de fond en comble ! Puisque le psychisme de l'homme et de la femme sont différents, on devrait en tenir compte dans l'orientation professionnelle et réserver aux femmes les carrières où ses dons spéciaux sont de mise ; ici encore la psychologie expérimentale a reconnu une orientation de grande importance, et les spécialistes multiplient les enquêtes, d'une part chez les professionnels, afin de connaître les aptitudes aux divers métiers et carrières des deux sexes, d'autre part l'investigation psychologique des écoliers, des adolescents et adolescentes en vue de leur aiguillage professionnel.

Qu'on consulte les grands ouvrages de la psychologie descriptive, comme *The Subjection of Women* de Stuart Mill (1869), ou la *Psychologie de la femme* de Henri Marion (1863), ou qu'on s'en tienne aux patientes monographies de la psychologie expérimentale, comme celles du Hollandais Heymans, *Psychologie van de Vrouwen* (1910), de Wreschner, *Vergleichende Psychologie der Geschlechter* (1912), ou de Otto Lippmann, *Psychische Geschlechtsunterschied* (1917), on arrive à conclure que la psychologie de l'homme et celle de la femme divergent autant que s'il s'agissait d'espèces animales distinctes. Tout diffère entre eux : les sensations, les représentations ; les associations d'idées, les autres formes d'idéation, jusqu'aux processus supérieurs de l'intelligence — analytique chez la femme, synthétique chez l'homme. Il en est de même de la mémoire, objective chez elle, plus abstraite chez lui, de l'imagination affective chez l'une, constructive chez l'autre, de la volonté, moins régulière et plus endurante chez elle, moins forte, mais plus constante chez lui, des sentiments, moins conscients et expliqués chez la femme, mais combien plus puissants et plus tenaces que chez l'homme !

L'identité psychologique des sexes serait-elle un bien ? La mentalité féminine tournant au psychisme masculin — on n'envisage jamais l'inverse ! — il y aurait perte évidente. La différence doit être très ancienne, sinon originelle ; la sélection accentua sans doute dans l'un et l'autre sexe ce que l'autre admire en l'un. Tendre à l'identification de l'éducation serait une faute psychologique et sociale. Les tendances à la masculinisation de quelques féministes maladroites n'ont rien changé à la mentalité féminine, pas plus que trente ou vingt années de pratique sociale et politique dans les pays suffragistes dès la première heure.

De cette constatation de fait — psychismes différents chez l'homme et chez la femme — qu'on a ramenée à une appréciation de valeur, on a conclu depuis des milliers d'années à une infériorité de l'intelligence féminine et on s'est cru dans le vrai en rabaisant la femme

¹ Voir *Mouvement Féministe* du 25 mars 1920, article de Mme Jeanne Bertrand.

UNE VIE ET UN EXEMPLE

Susan-B. ANTHONY (1820-1906)

(Suite.)

à un servage plus ou moins long. Mme Ferrero partage encore cette erreur millénaire! et j'aimerais lui rappeler ces nobles paroles de l'historien français Lavisse: « L'histoire de la femme à travers les âges est l'œuvre de ce préjugé que la femme est inférieure à l'homme. N'a-t-on pas discuté si la femme avait une âme¹ comme les hommes? Aujourd'hui, le préjugé s'affaiblit. Une vérité se fait jour. Oh! elle est bien simple. Mais les vérités simples sont celles que l'on découvre les dernières. La vérité, c'est qu'une fille a, comme un garçon, une intelligence. Si les aptitudes et les penchants de l'intelligence masculine et féminine sont différentes, cela ne veut pas dire que la seconde soit inférieure à la première; cela veut dire qu'elles se complètent l'une l'autre, pour former ensemble l'intelligence de l'humanité... »

Des travaux de Heymans, en particulier, il semble bien découler que l'homme et la femme possèdent tous deux une sorte d'intelligence moyenne, à peu de chose près la même, et qui les amène tous deux à agir à peu près de même dans une foule de questions de la vie courante, les problèmes politiques, économiques et sociaux soumis au vote populaire, appartiennent à ce domaine d'ordre moyen, duquel il n'y a pas lieu d'exclure la femme.

Les féministes qui croient possible de modifier profondément par l'éducation la mentalité féminine, comme les antiféministes qui depuis des siècles concluent de l'inégalité psychologique des sexes à une infériorité intellectuelle et sociale, jugent tous de façon tendancieuse. Au point de vue du droit, les sexes se valent, car l'intelligence de l'homme et celle de la femme ne sont pas l'une supérieure et l'autre inférieure, — elles sont *autres*, mais se valent, si l'on tient compte chez lui de l'intelligence créatrice, sa qualité primordiale, chez elle de son incomparable richesse affective, dont on est loin encore de connaître toutes les possibilités et l'utilisation future. L'argument antisuffragiste de l'infériorité mentale de la femme n'est plus admissible. On peut, du point de vue du suffrage, craindre certaines tendances de la femme non initiée qui vote plutôt pour l'individu que pour le principe qu'il représente, on peut redouter sa tendance conservatrice — c'est pourquoi les socialistes eux-mêmes, tout en reconnaissant le suffrage féminin idéal, votèrent effectivement contre le suffrage des femmes dans les consultations populaires des cantons de Neuchâtel, Bâle et Zurich. Mais, en fait, Mme Ferrero est en contradiction avec toute sa science, quand, après avoir reconnu les admirables aptitudes de la femme, elle conclut à son incapacité sociale et politique. La psychologie des sexes est un problème scientifique à pousser plus avant, afin d'étayer sur des résultats précis un système éducatif mieux adapté à la mentalité féminine et d'un meilleur rendement social des forces féminines de demain. Les entraves sociales tomberont; la femme de demain est appelée à rendre des services inappréciables dans les réformes sociales et dans le domaine politique, par l'apport notamment de ses aptitudes affectives; un peu de bonté contribuera au relèvement de la morale, à la lutte contre le paupérisme et contre les maladies sociales, de même que ses qualités d'observation et d'incessante activité contribueront aux réformes législatives, en complétant l'œuvre masculine — c'est du moins la constatation faite dans les Etats suffragistes de longue expérience.

L'éternel débat, Pour et contre les Femmes, qui date du Roman de la Rose au XIII^e siècle et se transporte aujourd'hui sur le terrain économique et politique, n'est ni une amusette, ni une vérité à la Palice. Il est notoire que la mentalité diffère d'un sexe à l'autre pour le plus grand bien de l'humanité, et que la coopération des deux sexes, dans tous les domaines et selon leurs aptitudes propres, est une de ces vérités simples qui ont peine à se faire jour, mais qui est en voie d'accomplissement. Un jour viendra où il paraîtra puéril que l'on ait pu contester à la femme l'égalité religieuse, intellectuelle, civile, économique, sociale et politique avec l'homme. L'évolution est en bonne voie de remplacer l'ancienne subordination d'un sexe à l'autre par, dit Stuart Mill, « un principe de parfaite égalité, n'admettant ni privilège d'un côté, ni incapacité de l'autre. »

Dr MARGUERITE EVARD.

Voir sur ce sujet, MARGUERITE EVARD: *L'Homme et la Femme en psychologie*, dans le *Bien Public* (Neuchâtel), 1918-19; *Aujourd'hui* (Genève), 1920; *l'Education* (Paris), à paraître, etc.

¹ On sait que le Concile de Mâcon (V^e siècle) refusa une âme à femme, ne faisant exception que pour Marie, la mère de Dieu. Sous l'influence de la Réforme du XVI^e siècle, le Concile de Trente reconnut une âme à la femme et lui accorda désormais le droit de faire son salut. Ainsi l'émancipation de la femme, serve au moyen-âge, commença par l'émancipation religieuse.

M. E.

Ce serait méconnaître l'esprit d'organisation et la conception qu'avait du travail suffragiste Susan Anthony de croire qu'elle n'éprouva pas très vite dans sa carrière la nécessité de coordonner tous les efforts en les organisant et de grouper toutes les forces utiles à la cause en une Association. Dès 1866, en pleine période de lutte pour l'inscription d'un amendement suffragiste dans la Constitution fédérale, elle avait fondé avec ses collaboratrices habituelles la *Société américaine pour l'Egalité des Droits* (*American Equal Rights Association*), en comptant plus ou moins que les Associations antiesclavagistes, maintenant en dissolution puisque leur but était atteint, fusionneraient avec elle de telle façon que les anciens combattants se retrouveraient encore coude à coude sur une brèche nouvelle. Malheureusement, sous l'influence de Wendell Philipps, ce plan échoua, et ce fut là une de ces manifestations qui porta un coup profond au cœur de Susan. Mais trois ans plus tard (1869), il était déjà nécessaire de transformer cette société, en précisant davantage ses buts, et en prenant certaines précautions pour que les fondatrices, dans leur louable désir d'accorder les mêmes droits à toute personne qui leur en ferait la demande, ne fussent pas débordées par des extravagants, au cerveau mal équilibré, auxquels leurs statuts les rendaient impuissantes à fermer les portes de leurs Congrès annuels! Une séance, le 12 mai 1869 notamment, fut péniblement agitée et houleuse, parce que, au grand désespoir de la « vieille garde » suffragiste, la question de l'amour libre y fut introduite par quelques âmes timorées qui craignaient que ce titre: *Egalité des droits* ne prêtât à confusion, comme si toute la vie de Susan Anthony, des Elizabeth Stanton, des Lucy Stone, des Antoinette Blackwell ne prouvait pas surabondamment le contraire! — Aussi, immédiatement après, s'organisa sur une nouvelle base l'*Association nationale pour le Suffrage des Femmes*, dont le but spécial et précis était d'obtenir un seizième amendement à la Constitution fédérale assurant aux femmes le droit de vote dans les mêmes conditions qu'aux hommes. Mrs. Cady Stanton, dont la personne grassouillette et confortable était extrêmement décorative, en prit naturellement la présidence, tandis que Susan n'était qu'un simple membre du Comité exécutif, assumant par là, à son ordinaire, une grosse partie de la besogne. Mais dès novembre 1869, une autre Société s'était formée, l'*Association américaine pour le Suffrage féminin*, comprenant les représentants de 21 Etats, et ayant à sa tête, Henry Beecher, Henry Blackwell et sa femme Lucy Stone, etc. Des tentatives d'union furent faites à plusieurs reprises entre ce que l'on appelait « l'aile de Boston et l'aile de New-York » du mouvement suffragiste, c'est-à-dire deux Associations parallèles, poursuivant le même but, avec le même ardent désir de voir aboutir la même revendication, mais par des moyens peut être un peu différents, — la même nuance somme toute de tactique et de conception du travail suffragiste qui séparait les lecteurs de la *Révolution*, le journal de Susan, de ceux du *Woman's Journal*, l'organe des Stone-Blackwell. Ce n'est toutefois qu'en 1890 que la fusion eut lieu, et que fut créé ainsi l'*Association nationale américaine pour le Suffrage féminin* — celle-là même dont on peut espérer que les victoires suffra-

¹ Voir le *Mouvement Féministe* des 10 et 25 janvier, 19 et 25 février et 10 mars 1920.